

Au clocher

Autor(en): **Chessex, P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **16 (1940-1941)**

Heft 47

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-713125>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

valiers venant de l'intérieur des lignes. Il joua le tout pour le tout et bravement il s'approcha silencieusement, le revolver à la main, de la petite maison douanière, devant laquelle les Français avaient formé les faisceaux. Les deux dragons le suivaient de près, le sabre à demi sorti du fourreau. Il est accueilli par un «Bonsoir, Messieurs» auquel il répond dans les mêmes termes et il passe; mais les dragons sont reconnus au passage. Le poste prend les armes et fait feu sur les cavaliers qui traversent au galop le pont de la Lauter. Personne n'était touché.

A l'abri de tout danger sur territoire allemand, la mission devait se terminer facilement: le Rhin fut franchi à 4 heures du matin et, à la première heure, les renseignements étaient remis au chef d'état-major.

Le capitaine Zeppelin et ses compagnons passèrent toute la nuit dans le bois. Ils dormirent peu, comme on le comprend. Au petit jour, ils quittèrent leur abri, réduits à neuf hommes par suite de l'envoi des renseignements. Ils continuèrent à s'enfoncer dans la Basse-Alsace et prirent la direction de Woerth; le Lt. de Winsloë marchait toujours en pointe. Malgré l'heure matinale, les paysans étaient déjà aux champs, mais ils fuyaient éperdus dès qu'ils apercevaient les Allemands, et cela se comprend aisément. On en saisit un. Interrogé, cet homme feignit d'abord de ne rien comprendre, puis il déclara qu'il n'y avait aucune troupe française dans les environs, et finalement conduisit le détachement chez le maire du village voisin. Tout d'abord ce fonctionnaire refusa de répondre aux questions des Allemands; mais le Lt. de Villiez tira son revolver et l'en menaça. Il lui fallut bien parler et donner les renseignements et journaux demandés.

La patrouille poussa ensuite jusqu'à Woerth. Elle y arriva vers 9 heures du matin. Aucun soldat français ne s'y trouvait, mais l'agitation des habitants fit connaître que la présence des Allemands sur le territoire était signalée. Woerth avait alors une caserne de gendarmerie: sans aucun doute, le gendarme pris la veille avait raconté sa mésaventure.

Les chevaux, par cette chaleur de juillet, n'en pouvaient plus. Personne n'avait mangé depuis le matin. Il fut décidé qu'on irait prendre un peu de repos à Schirlenhof, petit hameau ignoré, perdu au milieu des bois. On n'avait pas grand risque d'y trouver l'ennemi, croyait-on, et on se rapprochait du chemin de fer de Haguenau à Niederbronn, où l'on aurait sûrement des renseignements. C'était le dernier objectif de la reconnaissance. On gagna donc Schirlenhof. Ce ha-

meau est situé au fond d'une vallée. Il se compose d'une dizaine de feux à peine; au centre, se trouve une modeste auberge placée au fond d'une cour, une petite grange est attenante à la maison. Les habitants n'avaient pas vu de patrouilles françaises; ils entouraient les étrangers avec curiosité, mais avec un air d'insolente provocation, cela se conçoit.

Au clocher

Un petit collège de campagne, peint par le soleil, lavé par la pluie qui vient de Genève; droit derrière, les pentes escadent le Jura, avec des îlots de sapins réguliers et massifs; devant, les vergers descendent mollement vers le lac d'étaïn fondu.

Le petit clocher du collège est fermé par des lames de sapin bruni; par les jours, en approchant le visage, on voit le paysage par bandes horizontales: en bas, les prés, avec les pommiers échevelés; au milieu, le mariage des vergers et de l'eau métallique; en haut, le ciel intensément bleu, avec des escadrilles de nuages bêtement ronds.

Ce clocher, c'est le gîte de Fahrni. On l'a placé là, le premier jour, pour guetter les avions et donner l'alarme en frappant sur la petite cloche à devise latine. Il est donc chez lui. Il a un pliant avec le dessus en velours rouge. Il a un tabouret-bibliothèque avec une dizaine de livres que lui a prêtés l'institutrice. Il a une longue-vue pour guetter les avions, bien sûr, mais aussi pour regarder la belle Louissette qui lave les légumes à la fontaine voisine, et pour voir monter la nuit dans les creux du terrain, les vallécules, les molles ondulations des prés; et l'ombre submerge tout-à-coup tout le pays...

Le capitaine Zeppelin fait mettre pied à terre à sa troupe devant l'auberge. Il commande un léger repas et fait entrer tous les chevaux dans l'étroite grange où ils ont peine à tenir; ils sont débridés et on leur donne la museffe d'avoine: seconde imprudence plus grave que la première (la liberté rendue au gendarme) et qui devait perdre la reconnaissance! (A suivre.)

Croquis de mobilisation

On lui a dit:

— Tu dois t'enquiquiner, dans ton clocher?

Il n'a répondu que ce mot, avec le dédain des forts pour les miteux:

— Gamins!

C'est tout. Le reste, il l'a gardé pour lui; par pudeur. On ne dit pas ces choses que l'on sent en soi. Mais il a pensé «C'est une mission de confiance; on ne s'ennuie pas en la remplissant. Pendant que vous rampez, je veille là-haut!... Puis il a senti obscurément, sans pouvoir bien se l'exprimer: «Surtout je veille sur mon coin de pays à moi. Avec ma longue-vue, je vois tout là-bas les peupliers qui chantent dans le vent, tout près de chez moi. Je vois une partie de mes champs, je devine ma maison, auprès de laquelle jouent mes gosses. Cette petite fumée, c'est peut-être ma femme qui cuit pour les cochons. Sacré nom de nom, s'il arrivait quelque chose, c'est pour eux que j'aurais été placé là. Et pas pour des prunes!...»

— Gamins!

Il n'a rien dit de plus. Mais il a tiré deux ou trois fois sur sa pipe, puis il a disparu sous la porte basse où commence le petit escalier en colimaçon qui grimpe là-haut.

Sgt. P. Chessex.

Pour se distraire au cantonnement

Solutions des problèmes posés dans le numéro précédent.

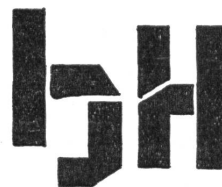
Mots croisés. — Voici la solution:

G	Y	R	O	S	C	O	P	E	S
U	S	I	T	E	■	R	I	T	E
I	■	C	E	V	E	N	N	E	S
M	O	I	S	E	■	E	T	■	■
B	U	N	■	R	A	R	E	T	E
A	R	E	■	E	R	O	■	R	U
R	S	■	A	M	I	N	C	I	R
D	E	T	R	E	S	S	E	■	E
E	■	O	I	N	T	■	C	A	■
S	A	N	A	T	O	R	I	U	M

La date trompeuse. — L'une des deux personnes téléphone de New-York, à 22 heures, le mardi 24 juin, à un correspondant de Paris. Il est, dans cette dernière ville, 3 heures du matin et le 25 juin, ce qui fait avoir raison aux deux interlocuteurs.

*

Minuscule et majuscule. — Voici comment il faut donner les deux coups de ciseaux et ensuite assembler les morceaux:



*

Le collier de perles. — Les bandits allaient commencer à dîner, avons-nous dit. A l'annonce de l'arrivée des policiers, le chef a vivement caché le collier dans la soupière et remis le couvercle.

*

Casse-tête. — Les allumettes à retirer sont marquées par des lignes pointillées et les nouveaux emplacements par des gros traits. Vous avez alors 5 carrés au lieu de 7:

